

Du même auteur

Mémoires du sida

Récit des personnes atteintes

(France, 1981-2012)

avec Janine Pierret

Bayard, 2012

La Vie écrite. Thérèse de Lisieux

Les Belles Lettres, « Histoire de profil », 2011

Les Enseignes lumineuses

Des écritures urbaines au xx^e siècle

Bayard, « Le Rayon des curiosités », 2010

68, une histoire collective (1962-1981)

codirigé par Philippe Artières et Michelle Zancarini

La Découverte, 2008

D'après Foucault

Gestes, luttés, programmes

avec Mathieu Potte-Bonneville

Les Prairies ordinaires, 2007,

et « Points Essais », n° 683, 2012

Rêves d'histoire

Pour une histoire de l'ordinaire

Les Prairies ordinaires, 2006

Lettres perdues

Écriture, amour et solitude. XIX^e-XX^e siècles

avec Jean-François Laé

Hachette Littératures, 2003

Vidal, le tueur de femmes

Essai de biographie sociale

avec Dominique Kalifa

Perrin, 2001

Le Livre des vies coupables

Autobiographies de criminels (1896-1909)

Albin Michel, 2000

Fiction & Cie



Philippe Artières
VIE ET MORT
DE PAUL GÉNY

récit

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

- © Paul Gény, « Impressions de guerre », *Études*, 53^e année, janvier-février-mars 1916, pour la citation des pages 63 à 72.
- © Raymond Williams et Marc Vernet, « Publicité : le système magique », *Réseaux*, 1990, vol. VIII, n° 42, p. 73-95, pour la citation de la page 84.
- © Robert Massin, *La lettre et l'image*, Gallimard, 1993, pour la citation des pages 84-85.
- © Giorgio Vasta, *Le Temps matériel*, trad. de l'italien par Vincent Raynaud, Gallimard, 2008, pour la citation en page d'exergue du livre.
- © G. Dell'Acqua, M. Marsili et P. Zanus, « L'histoire et l'esprit des services de santé mentale à Trieste », *Revue Santé mentale au Québec*, vol. XXIII, n° 2, automne 1998, pour la citation des pages 187-188.

ISBN 978-2-02-110477-6

© Éditions du Seuil, janvier 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

- Pourquoi veux-tu aller à Rome ? elle redemande.
- Pour les morts, je réponds sans réfléchir.

Giorgio VASTA, *Le Temps matériel*, 2008

PREMIÈRE PARTIE

« PAUL »

L'habit

Jeudi 28 avril 2011

Cet après-midi, j'ai acheté ma première soutane. Je suis allé chez Barbiconi, via Santa Caterina da Siena, à deux pas de l'hôtel Minerva, celui de Stendhal.

La porte est entrouverte ; la boutique est divisée en deux : à gauche les femmes, à droite les hommes ; de ce côté-là, j'ai du mal à me faire un passage ; il y a beaucoup de monde ; dimanche, c'était Pâques et demain, on béatifiera Jean-Paul II ; il y a foule à Rome. Je parviens jusqu'à une vendeuse. Je lui demande une soutane. Elle ne paraît pas surprise. Elle doit avoir vingt ans ; elle porte un pantalon. Elle sourit. J'évite de la regarder. Elle m'explique en italien que la maison propose deux modèles : l'un sur mesure, l'autre ordinaire ; le premier est coupé dans un tissu plus épais ; je ne veux pas attendre ; j'opte pour le plus simple ; d'un coup d'œil, elle jauge ma taille puis mesure avec son ruban mon tour de cou, un petit 39. Elle revient un instant plus tard avec une grande boîte de carton blanc. Elle en sort une longue tunique de lin noir, elle me la tend, je l'enfile ; je ferme quelques boutons, vais jusqu'au miroir ; je me regarde ; je fais un tour sur moi-même ; elle est un brin trop grande. La vendeuse en juge de même et en trouve une plus ajustée en magasin. Je l'essaie, elle me va bien. Je me sens bien.

En sortant avec mon grand sac et avant de rentrer à la Villa, je profite de n'être pas loin pour passer voir la chambre de Paul Gény au 120 via del Seminario; je trouve porte close; je ne peux entrer. Alors je poursuis mon chemin jusqu'à Saint-Ignace; c'est là qu'avaient eu lieu ses funérailles. L'église n'était pas pleine de touristes comme aujourd'hui mais d'ecclésiastiques, d'étudiants et de collègues de l'Université grégorienne où il enseignait. Felice Capello, SJ¹, devait être là aussi.

Dans la nef, je tombe en effet sur le confessionnal étrangement arrangé pour cet autre jésuite; il ne sert plus à laver les péchés des fidèles mais a été transformé en vitrine qui ressemble plus à une installation de Sophie Calle qu'à autre chose. On a placé une lumière à l'intérieur et soigneusement accroché des reliques (la soutane, des petits objets, ainsi qu'un portrait du père, spécialiste de droit religieux mort en 1962). Il a été canonisé depuis et dorénavant c'est à jamais qu'il occupe ce mobilier dans Saint-Ignace. Les visiteurs lui écrivent et lui glissent leurs missives; il y en a tant que le fond du confessionnal en est couvert. Étonnant dispositif dans cette église où tout semble sous contrôle.

En repartant, je lève la tête pour admirer le grand plafond peint et surtout le trompe-l'œil central. Je me suis mis, comme on me l'avait montré, sur le rond de marbre sombre, celui incrusté dans le sol, et j'ai tourné sur moi-même en fixant la vraie fausse coupole. Elle s'illumine, les arches se découpent, le relief s'affirme.

Cela fait un mois que je suis ici et j'ai déjà oublié qu'en venant par le train de nuit, j'avais partagé mon compartiment avec un étrange couple; un homme et une femme de mon

1. *Societatis Jesu*: de la Société (ou Compagnie) de Jésus.

âge. Elle est égyptologue, lui, artiste peintre. Il ne pratique que la copie. Il copie en tentant de refaire ce que le maître a fait, recherche la même manière de commencer, suit au plus près le geste du peintre ; au début, quand il était étudiant aux Beaux-Arts, il copiait n'importe quoi et n'importe comment ; il ne pouvait pas contrôler cette pulsion. Ses copains lui disaient d'arrêter, que c'était mauvais de copier, qu'il allait se perdre, tourner dingue. Mais il a tenu bon, il a travaillé sur sa manie et aujourd'hui il assume et veut être, me dit-il, reconnu comme un peintre copiste. Rien à voir avec les retraités, les copistes à la petite semaine – « dont on voit en s'approchant combien le travail est insatisfaisant » ; lui est un artiste semblable aux copistes d'atelier, à ceux qui entouraient Rembrandt. Il n'a pour concurrent aujourd'hui qu'un photographe dont le travail est supérieur en qualité – « parfait », estime-t-il – mais qui ne sera jamais peintre. Lui, en revanche, est un historien de l'art en acte, pinceau à la main ; il pratique les traités de peinture rédigés à l'époque des tableaux. Il travaille pour des experts, des héritiers, des collectionneurs et des décorateurs d'hôtels de luxe. Mais peu lui importe ; ce qu'il veut c'est « non pas devenir un peintre, mais devenir peintre comme on le fut de Van Eyck à Delacroix ».

Sa femme égyptologue raconte que les faussaires sont légion en égyptologie ; il y aurait deux sources principales de productions en Égypte ancienne : la Cour des pharaons et la Province ; il existerait de fait deux niveaux de qualité, l'un plus raffiné que l'autre ; la production de certaines périodes est moins bien connue ; ces spécificités contribuent à favoriser l'existence de nombreux faux. Récemment, dit-elle, on a acheté pour la collection de François Pinault une fausse pièce, la statue de « Sésostris III », qui avait pourtant été examinée par les experts du Louvre. Le même Louvre a dû annoncer

que l'un de ses bijoux égyptiens, la petite tête en verre bleu, était un objet du début des années 1920.

Je ne sais s'il y a des faux dans la boutique du brocanteur où j'atterris ensuite en sortant de Saint-Ignace, mon œil attiré par un petit tableau placé dans un coin de la vitrine. C'est une peinture naïve mal encadrée ; on y a inscrit au bas en grosses lettres rouges : EX-VOTO 1898. Elle représente la Vierge témoin d'une scène d'assassinat : un homme debout dont le corps est couvert de plaies rouges et un personnage avec une casquette, son agresseur, qui s'enfuit un poignard sanglant à la main. J'entre dans l'échoppe et achète le tableau. Il va m'accompagner tout au long de ce voyage ; peut-être va-t-il même me protéger ? Du moins, j'y compte bien étant donné la somme rondelette que je laisse au marchand.

À onze heures du soir, je sors habillé en religieux dans le parc de la Villa.

Je prends soin d'éteindre la lumière de l'atelier, je ferme la porte discrètement ; je ne veux pas croiser quelqu'un ; je marche dans l'allée de gravier, longeant la ville illuminée. J'ai conservé un pull sous la soutane ; je suis un peu engoncé ; je cherche ma démarche, mets les mains dans le dos, puis dans les poches ; j'aperçois ma nouvelle ombre dans la nuit.

Je vais jusqu'à l'allée des Orangers, c'est désert, je vois seulement une luciole.

Vendredi 29 avril 2011

Ce matin, je me suis réveillé en sursaut à cinq heures et demie ; en tête, une envie : sortir en soutane dans la ville, et une maxime : « L'habit ne fait pas le moine. » Est-ce ce que j'imagine répondre à ceux qui aujourd'hui me demanderaient

pourquoi je porte cette tunique ? J'opte pour ne pas entendre la question et faire comme si de rien n'était. Je me suis bien gardé de raconter cela aux proches qui m'ont appelé hier soir. Ne pas parler inutilement. En attendant, je prends une douche, ne me rase pas, fais une lessive et claque la porte après avoir enfilé ma soutane aux vingt-deux boutons.

Je traverse la loggia, descends l'escalier majestueux, il n'y a pas âme qui vive et lorsque, passée la petite porte, je suis enfin dans la rue, le premier regard que je croise est celui d'un joggeur... qui me regarde... indifférent, ses écouteurs sur les oreilles. Il est six heures quarante, je décide d'aller à l'église de la Trinité-des-Monts, les matines sont à sept heures. Quand j'entre, c'est l'oraison ; l'église est sombre, dans le chœur, presque indéfinis, sont les frères à gauche et les sœurs à droite, tous vêtus de blanc ; la scène est sublime, irréelle. Je me mets derrière et ainsi personne ne me regarde, puisqu'en dehors de moi, il n'y a que trois laïcs en tenue de ville ; je reste debout, j'éprouve l'habit. Puis à sept heures, après les cloches vives, l'église s'anime, les religieux se relèvent, tout s'illumine ; je découvre les fresques et les tableaux de part et d'autre. Commence la messe ; elle est entièrement chantée en italien ; j'y assiste intégralement ; voilà trente ans au moins que je n'ai pas suivi une messe avec autant d'attention. J'essaie de suivre, de caler au plus juste mes gestes sur ceux que font les autres fidèles ; je me signe, je lève les mains en marque d'imploration... À certains moments, j'en oublie ma soutane, j'essaie de me mettre à genoux, mais ce n'est pas simple. Il faut se faire à son nouveau costume. Il en sera de même après dans la rue, de temps à autre je me prends les pieds dans l'étoffe ; je marche trop vite et je me mets à transpirer à grosses gouttes. Bref, j'apprends à vivre avec ma soutane.

J'arrive enfin à Saint-Pierre où débutent les préparatifs de

la béatification de Jean-Paul II. Je me retrouve sur le parvis où des écritures d'apparat ont été disposées, des grandes lettres sur des panneaux à côté des écrans géants qui diffusent les grands moments de la vie du saint. Hagiographie en images qui attire le regard des fidèles. Je passe les portillons de sécurité et j'entre dans la basilique ; je me signe – comment porter une soutane sans faire son signe de croix en entrant dans un tel lieu de culte ? J'avance dans l'immense église, après avoir admiré la *Pietà* de Michel-Ange. Sur la gauche, plus loin, un cordon interdit l'accès à une grande partie de l'édifice. N'y entrent que ceux qui veulent faire leurs confessions. J'hésite un instant. N'est-il pas nécessaire d'avouer mon imposture ? Porter la soutane, c'est accepter le jeu de l'aveu. Mais, dans ce cas, j'assimile mon acte à un blasphème ou du moins à un geste anticlérical ; ce qu'il n'est pas. Je n'irai donc pas à confesse et j'avance vers le côté droit de la basilique. Là, un prêtre est en train de dire la messe ; je m'arrête et écoute ; c'est l'Évangile de Matthieu :

Jésus était venu dans la région de Césarée-de-Philippe, et il demandait à ses disciples : « Le Fils de l'homme, qui est-il, d'après ce que disent les hommes ? » Ils répondirent : « Pour les uns, il est Jean Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. » Jésus leur dit : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Prenant la parole, Simon-Pierre déclara : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant ! » Prenant la parole à son tour, Jésus lui déclara : « Heureux es-tu, Simon fils de Yonas : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux : tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux. »

Je suis littéralement saisi par cette lecture. Et lorsqu'en repartant vers la place d'Espagne, je croise un mendiant qui m'appelle « *padre* », mon trouble grandit encore.

J'ai désormais hâte de rentrer à la Villa, je monte presque en courant les marches du grand escalier.

Seulement à la Villa tout le monde est désormais à son poste et, à peine entré, je croise les femmes de ménage qui, après m'avoir salué, se font en italien un commentaire qui m'échappe; à la cafétéria, pas un mot non plus; je suis soulagé; les choses semblent presque simples; mais quand je ressors dans la matinée, je rencontre un premier pensionnaire qui s'inquiète à haute voix: « Ça va Philippe? Qu'est-ce que tu nous fais? », puis une stagiaire de la mission Malraux qui me fait un grand « Ouah! » que je ne sais comment interpréter. Admiratif? Mais alors de quoi? De ma ligne? Du fait de porter une soutane alors que j'appartiens à une autre communauté, celle des pensionnaires? D'introduire un signe religieux ostentatoire dans une institution de prestige de la République?

Quand je passe dans les bureaux de l'administration de la Villa, le « ouah » s'est transformé en réserve polie; depuis le temps, ils sont habitués aux facéties des pensionnaires; à chaque mois d'avril et de septembre, il doit leur falloir prendre sur eux pour ne pas voler dans les plumes des nouveaux; mais « l'accueil des pensionnaires » est la mission principale de la Villa, nous a rappelé le directeur lors de notre arrivée.

C'est lui que je rencontre en ressortant de prendre un café. Il est sur la loggia, accompagné de son amie comédienne. Il me voit arriver de loin et a le temps de préparer son mot. Je le sais et l'appréhende; il évoque le film de Nanni Moretti sur le pape qui vient de sortir à Rome, puis désigne ma soutane et me raconte qu'on vient de lui transmettre un menu milanais dont tous les plats sont des formules anticléricales.

Je fais mine de ne pas comprendre puis demande en retour pourquoi il établit un lien entre ma tenue et l'anticléricisme. « Pour rien », répond-il et il s'enquiert aussitôt du temps que je vais porter la soutane. Question sans réponse. Je n'en sais rien. Ce qui me frappe, c'est qu'on puisse seulement penser qu'on porte un costume pour le dévaluer, s'en moquer, en rire, alors qu'il me semble que souvent c'est par admiration ou pour en posséder les pouvoirs. Enfant, je rêvais, comme beaucoup, des panoplies de pompier pour être costaud et courageux, des déguisements d'Indien pour être agile et craint, des vêtements de filles pour être aimé. Et si je portais une soutane pour devenir bon ?

Le 12 octobre 1925 – Lundi

Mon cher papa,

Ma lettre de ce jour sera consacrée à vous apprendre une bien triste nouvelle : la mort de l'oncle Paul. Voici dans quelles circonstances elle s'est produite. L'oncle Paul venait de finir une retraite et nous devions, à son premier jour libre, aujourd'hui même, lundi matin, faire une promenade aux environs de Rome, promenade de la journée. Nous avons donc pris rendez-vous pour nous rencontrer à l'heure du départ. Par suite d'un malentendu, nous sommes allés tous les 3 au départ du train ordinaire, au lieu de nous rendre au tramway électrique ; les deux stations sont d'ailleurs distantes d'une centaine de mètres à peine. Néanmoins, nous ne nous rencontrons pas et, après avoir attendu 20 minutes, nous revenons chez nous. L'oncle Paul dut en faire autant de son côté et partir sur nos traces quelques minutes après nous. Dans la rue, il fut attaqué par-derrière par un soldat demi-fou qui lui plongea sa baïonnette à travers le corps – cet événement tragique eut lieu à quelques pas de notre pension, mais le pauvre oncle Paul n'eut que le temps de demander un prêtre avant de perdre connaissance. Une auto de passage l'amena à un hôpital où il expira bientôt sans recouvrer sa connaissance. Pour nous, qui étions passés par le même chemin quelques minutes avant, nous ne nous doutions de rien. Seulement, nous rendant compte du malentendu, nous avons téléphoné chez les pères pour nous excuser. Puis, ne recevant pas de réponse, j'y suis allé moi-même pour avoir des éclaircissements. Les pères ne savaient rien et le croyaient parti en promenade pour la journée. C'est un coup de téléphone vers 11 h qui m'a mis au courant de la nouvelle affreuse. Nous vous avons aussitôt télégraphié ; les pères avaient déjà télégraphié à l'oncle Pierre. C'est donc vous qui êtes en définitive chargé de prévenir les membres de la famille qui habitent à Nancy et à Belfort.

Au commencement de l'après-midi, un père est venu nous donner sur cet accident épouvantable les détails que je vous donne ; il nous a conduits auprès de son corps où nous avons prié quelques instants. Sa figure a conservé une expression de paix et de bonté où éclate son caractère si sincère et si bienveillant. À Saint-Ignace où nous sommes allés prier, nous avons trouvé Jean Benoît qui a été bien désagréable avec ses expressions démesurées et s'est mis à notre disposition pour nous rendre service. La cérémonie aura lieu peut-être mercredi ou jeudi. Donc, ne nous écrivez pas encore ces jours-ci à Florence. Notre billet nous oblige à passer par Assise et, par conséquent, par Florence. Mais nous ne savons pas encore si nous ne nous arrêterons pas un peu dans cette dernière ville.

Vous devinez, mon cher papa, quelle a été notre émotion après une disparition aussi affreuse et due à un concours de circonstances vraiment imprévisible. Nous nous consolons en pensant à la sainteté de notre cher oncle que tous ceux qui l'ont approché sont unanimes à reconnaître. Nous prions beaucoup pour lui, mais peut-être est-ce plus pour implorer ses grâces que pour lui en faire obtenir. Nous ne pouvons malheureusement être unis en ce moment que de prières avec vous. C'est déjà une consolation ; votre absence sans doute nous est bien pénible, mais je crois néanmoins que nous saurons nous acquitter de notre tâche matérielle qui sera, semble-t-il, fort simple. Il ne me reste plus qu'à vous embrasser bien tendrement, mon cher papa, en vous chargeant de toutes nos affections pour ceux qui vous entourent.

*

Rome, 12 octobre 1925

Ma chère maman,

J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer, c'est la mort de l'oncle Paul, arrivée d'une façon terrible et tout à fait inattendue. Nous avions rendez-vous ensemble ce matin, près de la gare, pour faire

une promenade d'une journée hors de Rome. Il y eut un malentendu, nous l'avons attendu dans une autre partie de la gare que celle qu'il nous avait désignée. Après un petit moment d'attente nous sommes revenus, Bernard lui a téléphoné, puis est allé chez lui, on n'avait pas de nouvelles de lui. Il nous avait donc attendus dans une autre partie de la gare, puis était revenu chez lui quelques minutes après nous. Dans la rue San Basilio il a été attaqué par un soldat fou qui a enfoncé sa baïonnette dans son dos et l'a atteint à la pointe du cœur. Il s'est affaissé, paraît-il, a demandé à voir tout de suite un prêtre car il s'est vu très mal. On l'a transporté sans connaissance dans un hôpital où il a reçu les derniers sacrements et où il a expiré très peu de temps après. On a trouvé sur lui sa carte et on a prévenu tout de suite au collège romain, d'où on nous a téléphoné vers midi. À deux heures, le père Delattre qui le connaissait bien est venu, il a été charmant pour nous, nous étions désolés que notre méprise ait été la cause indirecte de l'accident mais il nous a tout à fait consolés. Puis il nous a menés à l'hôpital où nous avons pu voir une dernière fois l'oncle Paul qui avait une figure bien calme et reposée. C'a été pour nous un coup terrible et très inattendu. Bernard était tout pâle en revenant du téléphone où il avait appris cette nouvelle. Vraiment nous n'avons plus guère envie de continuer notre voyage après cette affreuse aventure. Nous pensons de toute façon rester ici pour l'enterrement qui aura lieu mercredi ou jeudi, puis nous serons obligés à cause de notre billet de passer par Assise et Florence, mais nous ne ferons probablement pas Sienna et nous ne resterons à Florence que 4 à 5 jours.

Bernard avait pas mal vu l'oncle Paul ces derniers jours, le matin de bonne heure dans sa chambre, nous avons fait deux promenades après midi de la semaine dernière, nous sommes contents de l'avoir vu un peu vivre avant cette terrible chose.

Nous sommes bien entourés ici, les sœurs de Portieux sont venues de suite nous charger de leur affectueuse pensée pour la famille. Nous sommes tombés tout à l'heure sur Jean Benoît qui était parfaitement

grotesque et collant. J'espère qu'il ne va pas continuer ces jours prochains à nous entourer de la sorte. Nous avons toutes les peines du monde à le quitter pour aller vous écrire en hâte avant le départ du courrier. Mille choses de notre part à Catherine et gardez pour vous nos meilleurs baisers de vos deux enfants qui ont bien hâte de vous retrouver.

Samedi 30 avril 2011

Je me réveille à nouveau avec le jour mais je traîne avant de prendre ma douche ; j'ai eu du mal ce matin à enfiler la soutane ; j'ai trouvé la journée longue hier et l'obligation de mettre l'habit me pèse maintenant ; sans doute que la remarque du directeur n'y est pas étrangère ; ici c'est un peu notre préfet ; je résiste à la tentation du pantalon et je ferme mes vingt-deux boutons.

Me voilà en retard et il est plus de sept heures dix quand je sors de la Villa. Il est désormais trop tard pour les oraisons à l'église voisine. Je décide d'aller à Santa Maria del Popolo. Quand j'arrive, seule la petite porte latérale est ouverte ; je pénètre en suivant le panneau *Chiesa* et parviens jusqu'au chœur encore dans l'obscurité ; l'église est totalement déserte ; je m'agenouille au deuxième rang, là où les prie-dieu sont rembourrés. Il n'y a pas un bruit et seulement la Vierge au-dessus de l'autel. Ce face-à-face me met soudain dans un malaise ; quelques instants plus tard, de vifs projecteurs illuminent l'église ; j'ai l'impression d'être dans le faisceau du garde-frontière ; j'ai franchi une ligne et me voilà soudain dévoilé, pris en flagrant délit.

Le curé sort de la sacristie où doit être le tableau électrique et se dirige vers moi ; je ferme les yeux, baisse la tête en signe de recueillement. Va-t-il venir me parler ? M'a-t-il repéré ? Il passe à côté de moi sans s'arrêter et va ouvrir les grandes portes au fond de l'église. J'en profite pour m'éclipser.

Je file vers Saint-Pierre. Dans la via dei Coronari, je croise de nombreux religieux qui me sourient ; je fais de même. Comme les motards, on se salue. Je songe à ce que j'ai lu

Table

<i>Première partie</i> : « PAUL »	9
L'habit	11
La plaque	39
La voix	73
Les archives	98
<i>Deuxième partie</i> : « BAMBINO »	119
Enfance	121
Soldat	127
Crime	129
En prison	142
Interné	146
<i>Troisième partie</i> : « LE CAHIER »	153
<i>Quatrième partie</i> : RETOUR(S)	177
Paris	179
Blida (Algérie) – Picauville (Manche)	183
Trieste (Italie) – Gorizia (Italie)	185
Reggio Emilia (Italie) <i>via</i> Uppsala (Suède)	191
Rome	197
<i>Épilogue</i> : LE TOMBEAU	203
<i>Remerciements</i>	219
<i>Crédits photographiques</i>	221



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR À CONDÉ-SUR-NOIREAU (14)
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013, N° 105471 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE